

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1904

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 21 Janvier 1904, à 4 heure

Par Henri PETIT

EX INTERNE DE L'ASILE DE RENNES

Né à Bain (Ille-et-Vilaine), le 2 Novembre 1877

LES ALIÉNÉS

DITS CRIMINELS

(DÉGÉNÉRÉS, DÉBILES, AMORAUX)

Président : M. BROUARDEL, Professeur.

Juges : MM. { JOFFROY, Professeur.
 { THOINOT, } Agrégés.
 { DUPRÉ, }

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR

122, RUE RÉAUMUR, 122

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.....	M.	DEBOVE.
Professeurs.....		MM.
Anatomie.....		POIRIER.
Physiologie.....		CH. RICHET.
Physique médicale.....		GARIEL.
Chimie organique et chimie générale.....		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....		BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.....		BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	}	HUTINEL.
		BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale.....		LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.....		CORNIL.
Histologie.....		MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.....		BERGER.
Pharmacologie et matière médicale.....		POUCHET.
Thérapeutique.....		GILBERT.
Hygiène.....		PROUST.
Médecine légale.....		BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....		DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée.....		CHANTEMESSE.
	}	HAYEM.
Clinique médicale.....		DIEULAFOY.
		DEBOVE.
		LANDOUZY.
		GRANCHER.
Maladie des enfants.....		JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....		GAUCHER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....		RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux.....		TERRIER.
	}	DUPLAY.
Clinique chirurgicale.....		LE DENTU.
		TILLAUD.
Clinique ophtalmologique.....		DE LAPERSONNE.
Clinique des maladies des voies urinaires.....		GUYON.
Clinique d'accouchements.....		BUDIN.
Clinique gynécologique.....	}	PINARD.
Clinique chirurgicale infantile.....		POZZI.
		KIRMISSON.

Agrévés en exercice.

MM.			travaux anatomi-ques.)
ACHARD.	DUPRE.	LEGRY.	TEISSIER.
AUVRAY.	FAURE.	LEGUEU.	THIERY.
BEZANCON.	GILLES DELA TOU-	LEPAGE.	THIROLOIX.
BONNAIRE.	RETTE.	MARION.	THOINOT.
BROCA (Aug.)	GOSSET.	MAUCLAIRE.	VAQUEZ.
BROCA (André).	GOUGET.	MERY.	WALLICH.
CHASSEVANT.	GUIART.	POTOCKI.	WALTHER.
CUNEO.	HARTMANN.	REMY.	WIDAL.
DEMEIN.	JEANSELME.	RENON.	WURTZ.
DESGREZ.	LANGLOIS.	RICHAUD.	
	LAUNOIS.	RIEFFEL (Chef des	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MES FRÈRE ET SOEUR

A MES MAÎTRES DE RENNES ET DE PARIS

A MES MAÎTRES EN PSYCHIATRIE

MM. LES D^{RS} DUPAIN, CHARDON, SIZARET,
CROUSTEL ET DIDE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR BROUARDEL

Doyen honoraire de la Faculté de médecine,

Membre de l'Institut,

Membre de l'Académie de médecine,

Grand Officier de la Légion d'honneur.

LES ALIÉNÉS DITS CRIMINELS

Depuis de nombreuses années, la question des aliénés dits criminels est à l'ordre du jour.

Les Sociétés savantes, les Congrès spéciaux se sont vivement préoccupés de ce grave problème social.

Le Sénat, dès 1887, vota le principe d'asiles destinés à cette catégorie de malades.

Si le projet de loi était adopté par les deux Chambres, l'État ferait construire ou approprier des quartiers spéciaux pour le traitement :

1° Des aliénés qui, placés dans un asile, y auraient commis un acte qualifié crime ou délit contre les personnes ;

2° Des condamnés qui deviennent aliénés pendant qu'ils subissent leur peine ;

3° Des prévenus ou accusés ayant bénéficié d'une ordonnance de non-lieu, ou ayant été acquittés comme irresponsables.

Les diverses propositions de lois déposées à la Chambre des députés maintiennent ces dispositions générales.

Le 24 décembre 1901, la Chambre des députés a adopté la motion suivante :

« La Chambre invite le Gouvernement à désaffecter la Maison centrale de Gaillon, qui prend le nom d'Asile central des aliénés criminels. »

Il semble donc que la question des asiles spéciaux pour les aliénés criminels n'est pas loin d'être résolue.

L'on a tendance à établir, et la plupart de ceux qui se sont occupés de cette question paraissent de cet avis, deux grandes catégories parmi les malades qui nous occupent :

1° Les criminels devenus aliénés au cours de leur détention ;

2° Les aliénés dits criminels jugés irresponsables.

Pour les premiers, tout le monde semble d'accord : un quartier spécial doit leur être réservé.

Pour les seconds, interviennent deux théories :

Les uns demandent leur placement dans les asiles ordinaires. Ce sont des malades qui ne sont devenus criminels que parce qu'ils sont des aliénés. Il n'y a donc pas lieu de les isoler. Ils doivent subir le sort commun.

Les autres, faisant ressortir le danger qu'ils peuvent présenter dans les asiles et s'appuyant aussi sur des raisons de sentiment, ne veulent pas les voir confondus avec les aliénés de nos asiles départementaux.

Pour nous, qui suivant en cela l'enseignement de nos maîtres de l'asile de Rennes, considérons que les asiles doivent être des hôpitaux pour soigner des malades évoluant, quels que soient leur origine et leur passé, et non des instruments de sauvegarde sociale, nous voudrions voir établies, au point de vue du placement, deux grandes catégories :

1° Les aliénés à évolution psychopathique susceptibles d'être traités, quels que soient leur passé et les crimes qu'on leur reproche ;

2° Ceux qui n'ayant jamais présenté de délire sont seulement victimes d'une anomalie congénitale — « débilité et dégénérescence mentale, folie et idiotie morale », — mais qui se montrent nuisibles et dont la société a le devoir de s'occuper, non seulement dans un but de sauvegarde sociale, mais encore pour les protéger contre eux-mêmes.

Les premiers seraient internés à l'asile ordinaire, à l'asile-hôpital.

Et les seconds prendraient place dans les établissements spéciaux que l'on pourrait appeler, avec Paul Garnier, des Asiles de sûreté.

Il peut paraître étrange que nous ne fassions aucune différence, au point de vue du placement, entre l'aliéné délirant condamné et qui a fait un séjour en prison, et l'aliéné qui n'a jamais eu maille à partir avec la justice. On nous dira : « Vous introduisez là un élément de désorganisation dans l'asile. » Et à cela nous pouvons répondre : « Non. » Nous avons pu observer, à l'asile de Rennes, un grand nombre de prisonnières venant de la Maison centrale de la même ville. Toutes celles qui présentaient un délire, qu'elles fussent persécutées, mélancoliques, excitées, maniaques, atteintes de confusion mentale ou de paralysie générale, se confondaient rapidement avec les malades des quartiers présentant les mêmes psychoses, et n'étaient nullement un élément de désordre.

D'ailleurs, celles que nous avons pu voir avaient commis le crime dont on les accusait sous l'influence de leurs idées délirantes. La justice avait omis de les faire examiner par des médecins experts, et des condamnations avaient été prononcées contre des aliénées. Nous n'avons pas à rappeler ici les nombreuses erreurs judiciaires de cette nature.

Du reste, la condamnée ne serait-elle devenue délirante qu'en prison, elle n'en aurait pas moins droit à la pitié.

Le passé s'efface, et il ne reste plus qu'une malade. Nous avons observé également un assez grand nombre d'aliénés délirants qui, ayant commis un crime sous l'influence de leur psychose, avaient été internés comme irresponsables. Eux aussi ne se différenciaient en rien de leurs camarades ; quelle que fût la forme mentale, leur délire évoluait, les uns allant vers la guérison et les autres vers la démence. Le souvenir de leur crime, commis dans un moment d'inconscience, s'était complètement effacé dans la mémoire de certains. Chacun sait qu'il n'est pas rare de voir des malades, revenus à la raison, protester avec énergie lorsqu'on leur parle de leur forfait. Ils se refusent à croire et ne se rendent à l'évidence que lorsqu'on leur donne des preuves indéniables.

Il en est tout autrement lorsque le criminel, venant de la prison ou déclaré irresponsable avant jugement, est un débile, un dégénéré ou un fou moral, ne présentant pas de délire. Ces malheureux sont la véritable plaie des asiles.

Indisciplinés pour la plupart, orgueilleux, susceptibles et menteurs, ils sont la préoccupation constante de leurs gardiens.

Les rapports qui sont remis chaque matin par les surveillants se font l'écho journalier des plaintes que les infirmiers adressent à leur sujet.

Ils sont en discussion presque constante avec les autres malades. Ceux qui sont doués de force physique sont batailleurs et deviendraient rapidement la terreur de leur quartier si l'on n'y mettait bon ordre.

Les autres, plus faibles et plus surnois, font leur souffre-douleur des vieillards dans la démence et des mélancoliques dans la stupeur.

Lorsqu'ils consentent à s'occuper, ils ne veulent, pour la plupart, faire que ce qui leur convient, et ils s'arrangent toujours pour se fatiguer le moins possible.

Ils font de fréquentes tentatives d'évasion, autant par fanfaronnade que pour reconquérir leur liberté.

Ce qui est plus grave, certains débiles à mauvais instincts et privés de sens moral, se livrent à la pédérastie ou, tout au moins, font des tentatives en prenant comme victimes de jeunes idiots congénitaux ou de vieux déments. Tout dernièrement, l'un d'entre eux fut surpris dans les cabinets au moment où il assouvissait sa honteuse passion sur un idiot sourd-muet.

A la visite, l'attention du médecin est détournée des malades intéressants, obligé qu'il est de s'occuper de police intérieure.

Tous ces êtres dangereux sont donc une charge considérable dans les asiles, d'autant plus qu'ils s'y éter-

nisent, car ils n'évoluent pas; ils restent les mêmes qu'à l'entrée et ne peuvent guérir.

La question de leur sortie est une des plus délicates.

Les médecins hésitent à la signer, craignant de devenir responsables des crimes qu'ils donneraient ainsi la possibilité de commettre au dehors.

D'autre part, ces malades réclament leur liberté; leur famille constate chez eux un calme tout superficiel, et bien souvent le médecin est contraint de leur faire ouvrir les portes. Il serait donc désirable que cette question fût réglée définitivement.

Au Congrès pénitentiaire de 1897, M. Mottet déposa un rapport au nom d'une commission présidée par M. le professeur Brouardel. Les conclusions que nous adoptons, tout en faisant la réserve que nous les appliquons aux seuls aliénés criminels non délirants, furent votées par le Congrès. Ce sont les suivantes :

I. — Dans tous les cas où un individu poursuivi pour crime ou délit aura été relaxé comme irresponsable de l'acte imputé, il sera interné dans un établissement spécial par mesure administrative.

L'irresponsabilité de l'inculpé sera constatée dans l'ordonnance de non-lieu; celle du prévenu renvoyé pour la même cause des fins d'une poursuite correctionnelle sera constatée dans le jugement. Il en sera de même pour l'accusé acquitté, devant la cour d'assises, pour cause d'irresponsabilité.

II. — Si la sortie d'un individu interné à la suite d'une décision judiciaire est demandée pour cause de guérison, avant que cette sortie soit ordonnée, il

devra être examiné si cet individu n'est pas légitimement suspect de rechute.

Le rapport prévoit la composition de la commission, les dispositions à suivre pour régler le sort de l'aliéné, et conclut en ces termes :

« La Société de médecine légale de France émet le vœu que des asiles ou des quartiers spéciaux soient affectés à l'internement des individus condamnés ou poursuivis par la justice répressive et relaxés ou acquittés en raison de leur état mental.

« C'est de la création, soit d'un asile, soit de quartiers spéciaux, que nous sommes en droit d'attendre des mesures plus sévères pour la garde des aliénés criminels, plus protectrices de la sécurité sociale. »

Nous adoptons ces conclusions et nous réclamons la création d'un asile de sûreté pour y interner les débiles et dégénérés mentaux et les idiots moraux.

Mais, nous dira-t-on, vous vous heurtez à de grandes difficultés. A la rigueur, une décision judiciaire et un placement dans un asile spécial pourraient intervenir assez facilement pour tous les aliénés criminels, sans distinction.

Mais ne serait-il pas extrêmement difficile de faire un départ et ne mettre sous la surveillance judiciaire que des aliénés criminels ne présentant pas de délire, atteints seulement d'anomalie congénitale et non susceptibles d'évoluer? Ce sera le rôle des médecins experts.

Et qu'il nous soit permis, à ce propos, de formuler

le vœu que l'étude de la pathologie mentale soit moins négligée par les étudiants en médecine.

Dans tous les asiles qui avoisinent les Facultés et les Écoles, les services leur sont volontiers très largement ouverts.

Mais à côté de quelques-uns qui se montrent assidus et désireux d'apprendre, combien, en revanche, qui viennent une fois, par curiosité, et que l'on ne revoit plus !

En tous cas, les tribunaux doivent à la société de ne confier les expertises qu'aux médecins qui peuvent justifier avoir suivi des services d'aliénés.

Que seraient ces nouveaux asiles ? Avec les auteurs qui se sont occupés de la question des aliénés vicieux, nous souhaitons que ces asiles soient, avant tout, des asiles fermés. Nous avons dit combien fréquentes étaient les évasions et combien elles étaient difficiles à éviter.

Il faudrait donc avoir un personnel assez nombreux et des quartiers renfermant chacun très peu de malades. De cette façon, la surveillance serait facilitée, et les malades seraient mieux observés et mieux connus. Un travail bien compris devrait leur être demandé. Il serait très mauvais de laisser les internés dans l'oisiveté ; on pourrait, dans ce cas, craindre des rébellions et même des révoltes générales.

De bonnes paroles, des encouragements, au besoin quelques réprimandes modérées stimuleraient le zèle des malades et pourraient en améliorer quelques-uns.

Des douceurs, du café, du lait, pourraient être mar-

quées en supplément à ceux dont on serait satisfait, ce qui stimulerait les autres à mieux faire.

Les plus intelligents pourraient recevoir des leçons d'instituteurs qui leur inculqueraient, avec l'instruction, des idées de morale et de responsabilité humaine.

On sait, en effet, que, souvent, aux prédispositions congénitales sont venus s'ajouter les déplorables exemples du milieu où ont vécu certains des malades.

Et, avant tout, le séjour dans ces asiles n'aurait rien d'infamant. Ce serait, en même temps qu'un moyen de défense sociale, une œuvre d'assistance et de relèvement.

Dans les pages qui vont suivre, nous donnerons des observations de malades qui, à notre avis, réalisent les types de ceux que nous voudrions voir dans les asiles de sûreté.

Mais, auparavant, nous tenons à remercier nos maîtres de l'asile de Rennes, MM. les docteurs Sizaret et Dide, qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils.

M. le professeur Brouardel nous fait l'honneur de présider notre thèse; qu'il veuille bien recevoir tous nos remerciements.

DÉGÉNÉRÉS. DÉBILES. AMORAUX

Tous ces malades ont un point de contact qui les rapproche singulièrement.

Ce sont des malades incurables, qui n'évoluent pas et ne peuvent pas évoluer, qui sont maintenus dans les asiles d'aliénés en quelque sorte par un croc-en-jambe donné à la loi de 1838.

Leur sortie n'en est pas moins difficile ; tous les médecins se refusant à bon droit d'en prendre la lourde responsabilité. Il est un fait constant, c'est que presque toujours nous avons eu des hommes à observer. On n'ignore pas que la plupart des prostituées sont des débiles, des dégénérées ou des amoraux.

Aussi n'est-il pas étonnant que les femmes qui peuvent trouver des moyens d'existence dans ces ressources inavouables sont moins portées à commettre des crimes que des hommes qui, souvent incapables d'exercer aucun métier, ou n'ayant plus l'énergie ni la volonté de le faire, succombent forcément dans le mal. D'ailleurs tarés congénitalement, ils sont des irresponsables et ne peuvent pas ne pas faire ce qu'ils font.

Des débiles, il y en a à tous les degrés de l'échelle

sociale. Mais à force d'argent, de soins intelligents, des parents riches peuvent arriver à masquer en partie la faiblesse intellectuelle de leurs enfants. Ceux-ci vivant dans le luxe, ignorant tous les besoins de l'existence, n'ont pas occasion de tomber dans le crime et passent leur vie sans avoir de démêlés avec la justice.

Mais les enfants débiles et pauvres, abandonnés au ruisseau de la rue, presque dès le berceau, suivront presque inévitablement ce qu'on est convenu d'appeler la mauvaise voie.

Ils deviendront voleurs, souvent pour manger, immoraux, poussés par leurs instincts vicieux et aussi parla fréquentation d'enfants plus âgés qu'eux. Et, pour peu que l'alcoolisme soit venu exercer ses ravages, à dix-huit ans ils sont devenus ces irresponsables qui peuplent les antichambres des juges d'instruction. Mais hâtons-nous d'ajouter qu'il y a des individus qui, bien qu'ayant eu tous les bienfaits de l'éducation, sont incapables cependant de s'adapter au milieu social. Les efforts de la famille pour les ramener au bien, les exemples et les leçons de leurs maîtres, tout est inutile. Ce sont les fous moraux.

« La folie morale, a dit Kraft-Ebing, ne constitue pas une forme particulière de maladie mentale, mais un processus spécial de dégénérescence dans le domaine psychique, processus qui frappe le noyau le plus intime de la personnalité et ses éléments les plus importants au point de vue sentimental, éthique et moral.

« Comme cette faculté laisse presque intact le mécanisme de la représentation et la faculté acquise de

porter un jugement juste entre l'utile et le nuisible, elle permet au malade de former un jugement et des conclusions logiques qui cachent aux yeux de l'homme inexpérimenté l'insuffisance de tous ses jugements moraux et sentiments éthiques, et portent alors ce dernier à considérer le fou moral, non au point de vue clinique, mais au point de vue éthique, comme un individu immoral ou criminel » (1).

Chez les dégénérés, les fonctions psychiques n'existent plus en partie. Cependant certaines d'entre elles sont développées dans le sens du mal.

Le dégénéré, pour satisfaire ses instincts, fait litière de tous les principes qui sont respectés par les autres hommes.

Au point de vue médico-légal, ce sont souvent les anomalies de la vie sexuelle chez les dégénérés qui attirent l'attention de la justice. Tantôt le désir sexuel fait complètement défaut, tantôt, au contraire, il est extrêmement intense ; souvent il est perversi (et nous citons un cas de fétichisme), parfois il est inverti. Mais la véritable caractéristique du dégénéré, c'est l'obsession suivie d'impulsion.

Et nous verrons, dans l'observation de Julien P., cet individu avoir l'obsession des jupons de femmes, et avoir un tel désir de s'en procurer qu'il se précipitait sur les petites filles qu'il rencontrait sur sa route pour les déshabiller.

Type même de l'obsession suivie d'impulsion.

(1) Kraft-Ebing, *Médecine légale des aliénés*.

Tous ces malades ne peuvent vivre en liberté, mais ils ne sont pas à leur place dans les asiles-hôpitaux et c'est ce qui nous permet de demander pour eux la création d'asiles de sûreté.

OBSERVATION I (Personnelle)

Débilité mentale.

R... (55 ans.)

Antécédents héréditaires. — Le père est mort à l'âge de cinquante-neuf ans à la suite de coups reçus dans une rixe. Il avait des habitudes d'alcoolisme.

La mère est morte à l'âge de soixante-quatorze ans de rhumatismes chroniques avec accidents cardiaques.

Une de ses sœurs est morte internée à l'Asile.

Son autre sœur existe encore et est bien portante.

Antécédents personnels. — R. est née le 26 août 1848. Elle n'a pas eu de maladies graves avant l'âge de vingt et un ans. A cette époque de son existence, elle contracta la variole. Elle a été victime à vingt-trois ans d'un accident qui a occasionné la perte de l'œil gauche.

Elle exerçait au dehors la profession de journalière. Elle a fait un premier séjour à l'Asile des Aliénés de Rennes du 25 mai 1895 au 13 juillet 1897. Elle ne se livrait alors à aucun travail suivi et ses parents craignaient qu'elle ne mit le feu chez elle, autant par inconscience que par méchanceté.

Le certificat d'entrée portait que « la nommée R. était atteint ed'imbécillité avec mauvais instincts. Mobilité d'humeur extrême. Elle frappe les malades autour d'elle. Elle est incapable d'un travail suivi ». Cependant sa famille voulut faire un nouvel essai et la reprendre. Elle sortit le 13 juillet 1897. Elle rentre chez sa sœur, et d'abord s'occupe, dans la mesure de ses moyens, aux soins du ménage.

Mais il lui était impossible de se livrer longtemps à un travail suivi, et malgré la surveillance dont l'entourait sa famille, elle se sauvait de chez sa sœur et parcourait les routes, vagabondant et demandant l'aumône.

Elle fut arrêtée par la gendarmerie en janvier 1899, et inculpée de « vagabondage et mendicité ».

Elle comparut devant le tribunal correctionnel de Rennes. Les juges, doutant de ses facultés mentales, voulurent surseoir au jugement et commirent un médecin-expert, M. le docteur Perrin de la Touche, professeur à l'Ecole de Médecine, qui examina R. et déclara dans son rapport que « l'inculpée est « une faible d'esprit, une imbécile, incapable d'un travail « suivi et même de se conduire correctement. Elle éprouve « un besoin continuel de mouvement et elle ne dort pour « ainsi dire pas. Elle est essentiellement irritable et a des « tendances violentes, dispute et menace de frapper dès « qu'on la contrarie; aussi on a dû l'isoler, car, mêlée aux « autres détenues, elle était une cause continuelle de désordres. La nommée R. est atteinte d'imbécillité congénitale. « Elle ne peut être considérée comme responsable de ses « actes au point de vue légal ».

La malade fut internée à l'Asile des Aliénés de Rennes, à la suite de ce rapport médico-légal, et fut l'objet du certificat d'entrée suivant :

« Imbécillité, conscience incomplète de ses actes, incapacité de se diriger, instruction nulle ».

Quelque temps après son arrivée à l'Asile, on l'envoya travailler à la buanderie, puis à la cuisine où elle s'occupa de l'épluchage des légumes. On ne peut d'ailleurs lui confier qu'un ouvrage très facile et n'exigeant aucune initiative. Son caractère est difficile, elle réclame pour des riens. Elle cherche souvent querelle aux autres malades et va même jusqu'à les frapper.

Elle est très jalouse de ce que l'on accorde à ses compagnes, et elle profite de la confusion mentale et de la mélancolie

avec stupeur de certaines aliénées pour s'efforcer de leur prendre à table les morceaux qui sont à sa convenance, ce qui satisfait fort sa gourmandise.

Lorsque nous l'interrogeons, elle est très docile et semble très satisfaite d'elle-même.

Nous constatons qu'elle sait un peu lire, mais nullement écrire. Nous lui posons quelques opérations simples de multiplication.

$$3 \times 4 \text{ par exemple.}$$

Elle se livre à des réflexions puis elle tourne la difficulté en faisant des additions successives.

$$3 + 3 = 6 + 3 = 9 + 3 = 12$$

Nous arrivons facilement à lui faire répéter un nombre de trois chiffres. Elle peut redire quatre chiffres avec difficulté, mais il est impossible de lui en faire répéter cinq.

Ses connaissances historiques, géographiques et politiques, consistent à savoir qu'elle est à Rennes, en Ille-et-Vilaine, qu'elle est Bretonne et Française. Elle sait que le gouvernement de la France est une République, mais les idées de Patrie et de République ne correspondent à rien pour elle. Elle connaît la date du jour, où elle se trouve, sait qu'il y a sept jours dans la semaine et douze mois dans l'année, mais elle ne peut citer que trois saisons, le printemps, l'été et l'hiver et elle semble ignorer l'automne. Elle n'a que des notions extrêmement vagues en agriculture, quoique ayant été plus de 30 ans domestique de ferme.

En résumé, cette malade est une débile, incapable de gagner sa vie au dehors.

Si elle était libre, elle retomberait certainement dans le même délit de vagabondage et de mendicité.

OBSERVATION II (Personnelle)

Débilité mentale.

M. L... (49 ans.)

Antécédents héréditaires — Le père alcoolique est décédé en 1892, à l'âge de soixante-dix ans.

La mère est morte jeune.

Antécédents personnels. — M. L. est née le 6 mai 1854. Elle a toujours été d'une intelligence bornée. Elle sait lire, mais écrit d'une façon incompréhensible. Dès son enfance, on a pu constater chez elle un état de débilité intellectuelle profond.

Elle se fâchait souvent, sans motif appréciable, insultait et allait même jusqu'à frapper les membres de sa famille.

Devenue grande, son père la garda auprès de lui pour l'aider dans la gérance de sa ferme. Mais elle ne se livrait à aucun travail suivi, n'avait aucune suite dans les idées et disparaissait de chez elle très souvent pour aller errer dans les champs.

Incapable de comprendre la portée de ses actes, elle ne tarda pas à se livrer à des faits indécents; elle fut rapidement le jouet des jeunes gens du pays.

Elle devint enceinte et accoucha d'un premier enfant qu'elle abandonna à l'incurie d'un grand-père alcoolique et septuagénaire.

Trois ans après, elle mettait au monde un second enfant, du sexe féminin, bien constitué, mais qui succombait six jours après sa naissance. Le Parquet s'énuit devant cette mort inexplicable. Une expertise médicale fut ordonnée et le médecin-expert conclut à une fracture du crâne ayant occasionné la mort, et résultant d'un coup porté avec un objet contondant.

M. L. fut arrêtée. Elle s'était montrée insensible à la perte

de son enfant, auquel d'ailleurs elle n'avait donné aucun soin depuis sa naissance et qui serait mort de faim et de froid sans l'assistance d'une voisine.

A l'instruction, il fut impossible de lui faire avouer son crime. Le juge ne pouvait fixer son attention, elle débitait des propos sans suite et ne semblait pas se douter de la gravité de l'accusation qui pesait sur elle.

Si l'on insistait pour lui faire reconnaître qu'elle était coupable, elle répondait avec grossièreté et menaces.

En prison, elle avait des discussions fréquentes avec ses compagnes, elle entraînait souvent en fureur et on était obligé de l'isoler.

A la suite d'un rapport médico-légal, elle fut internée à l'Asile des Aliénés de Rennes.

Elle s'occupe depuis son entrée à l'Asile, où elle fait les corvées du ménage sous la surveillance des infirmières.

Elle s'irrite très facilement, est peu tolérante pour les autres et on est obligé de la surveiller de très près. Elle se figure être à Châteaugiron dans une communauté de religieuses comme domestique et s'y trouverait depuis sept ans. (En réalité elle est internée depuis onze ans.) Nous lui demandons dans quel but elle est venue dans cette communauté et elle répond que c'est pour faire partie de la congrégation de la Vierge.

Elle nie avoir eu autrefois des rapports avec des hommes, elle avoue cependant avoir eu deux enfants, mais elle dit ne pas s'expliquer comment. Nous lui parlons de sa petite fille et elle s'écrie aussitôt que ce n'est pas elle qui l'a tuée, mais qu'elle est morte de froid. Nous insistons, mais la malade devient complètement incohérente, et tient des propos qui n'ont aucun rapport avec la question posée.

Nous la faisons lire, et elle réussit à lire le titre d'un journal.

Son écriture consiste en un gribouillage dans lequel il est impossible de rien reconnaître.

Nous lui posons quelques questions très simples de calcul :

$$4 - 4 = 11.$$

$$3 - 3 = 9.$$

$$5 - 6 = 19.$$

La malade arrive à répéter trois chiffres que nous lui donnons. Il est impossible de lui en faire redire quatre. Nous lui montrons une montre, elle la nomme, mais elle est incapable de lire l'heure. Une pièce de monnaie de un franc pour elle, est en fer.

Elle n'a aucune notion de l'idée de patrie, elle ne sait pas qu'elle est Française et ignore le nom du département où elle vit.

Elle ne connaît rien d'ailleurs de l'existence, il est inutile d'attendre d'elle un acte spontané, et elle a besoin d'une direction continue.

Telle elle est entrée à l'Asile, telle elle est restée, telle elle restera.

OBSERVATION III (Personnelle).

Débilité mentale.

D. femme E. (47 ans.)

Antécédents héréditaires. — Son père est mort à quatre-vingt-trois ans, de congestion pulmonaire. Il aurait eu des habitudes d'alcoolisme.

La mère est morte à 58 ans d'une maladie de cœur.

Antécédents personnels. — La malade est née le 15 avril 1856. Elle aurait eu une maladie infectieuse (?) à l'âge de dix-sept ans.

A fait un premier séjour à l'Asile à l'âge de vingt-trois ans avant son mariage, à la suite de scènes de violence dans sa famille. Elle aurait menacé de mort un de ses frères.

Caractère très irascible, ne mesurant pas la portée de ses

actes, n'en comprenant pas la gravité, elle était l'objet des préoccupations constantes de ses parents qui la surveillaient assez étroitement.

Le séjour à l'Asile dura trois mois.

Elle sortit, et ses parents la laissèrent malheureusement se marier.

Les premiers temps du ménage furent assez heureux.

D., femme E., eut cinq enfants. Deux vinrent à mourir en bas âge. Et ce fut dès lors une haine terrible de la femme contre son mari.

C'était, disait-elle, l'incurie du père qui avait causé la mort des enfants par le manque de soins. Dès lors la vie conjugale devint un enfer. Le mari, pour avoir la paix, céda complètement devant sa femme. Elle le priva d'argent et même de tabac, et elle se mit à diriger les travaux de la ferme. Mais, malgré son désir de dominer toujours et contre tous, elle était profondément incapable et ses affaires périclitaient.

Elle n'en voulut que davantage à son mari. Un matin, vers cinq heures, alors qu'il était encore couché, elle lui tira sans aucune provocation un coup de revolver à une distance de trois mètres. Il fut assez heureux pour ne pas être atteint.

A la suite de cette tentative d'assassinat, D., femme E., fut arrêtée. Elle ne semblait pas comprendre la gravité de son acte et elle répondit à l'instruction : « Je reconnais avoir tiré un coup de revolver sur mon mari. Je ne voulais pas le tuer, mais l'atteindre dans les fesses. Je ne puis pas vivre avec cet homme qui est bête et coquin et qui n'a aucune idée. Sa place serait dans un Asile. (Elle avait fait d'ailleurs, à différentes reprises, des démarches pour l'y faire admettre.) Je vous le répète, je ne puis pas vivre avec cet homme et je n'ai aucun remords. »

L'instruction releva que cette femme avait eu de violentes discussions avec des voisins au sujet d'une parcelle de terrain, et que, pour se venger, elle avait poursuivi à différentes reprises, tenant un revolver chargé à la main, les jeunes

enfants de ses adversaires qui n'avaient eu que le temps de fuir.

Après un examen médical, l'internement de D. femme E. fut ordonné.

Elle fut transférée de la prison à l'asile des Aliénés de Rennes. Dès son entrée à l'Asile, elle s'est mise à travailler et va tous les jours laver à la buanderie.

Son caractère est resté irascible, et elle a des disputes fréquentes avec ses compagnes.

Elle ne présente d'ailleurs aucune idée délirante, n'a jamais eu d'hallucinations, ni auditives, ni psycho-motrices. Ce n'est pas une persécutée, mais bien une débile qui n'a aucune notion de la responsabilité humaine et qui, lorsqu'elle croit avoir une vengeance à tirer de quelqu'un, va aux pires extrémités, car elle n'a aucun sens moral.

Elle sait lire et écrire et un peu compter.

Elle arrive à répéter quatre chiffres que nous lui disons, mais elle ne peut en redire cinq.

Ses connaissances générales sont nulles. Les questions les plus simples suffisent à l'embarrasser.

En résumé: débilité mentale, absence complète de sens moral. Tentatives de meurtre. Malade très dangereuse qui n'évoluera pas.

OBSERVATION IV (Personnelle).

Idiotie morale.

J. L... (39 ans.)

Antécédents héréditaires. — Le père est mort à 60 ans, à la suite de lésions cardiaques. La mère est morte en couches.

Un frère et une sœur vivants se portent bien.

Antécédents personnels. — J. L. a 39 ans. Il exerçait au

dehors la profession de journalier. Il ne sait ni lire ni écrire et a été toujours considéré comme un débile mental.

Au point de vue physique, il est robuste, bien constitué, et n'a jamais été atteint d'aucune maladie grave. Il a été arrêté en 1901, sous l'inculpation de tentative de viol.

Il était à travailler dans un champ avec plusieurs autres cultivateurs, lorsque passa, sur la route voisine, une fille D. qui s'arrêta pour causer. J. L. réussit à l'entraîner un peu à l'écart, et sans se soucier qu'il pouvait être aperçu de tout le monde, il se précipita sur elle, la terrassa malgré sa résistance et ses cris, lui souleva ses jupons et fit sur elle une tentative de viol.

Les laboureurs, attirés par le bruit, accoururent, dégagèrent la fille D. et remirent J. L. entre les mains de la gendarmerie.

A l'instruction, l'inculpé déclara que la fille D. l'avait provoqué la première et que c'est lui qui avait résisté. Il ne semblait d'ailleurs pas comprendre la gravité de son acte, et sa débilité mentale était si apparente qu'il fut soumis à l'examen d'un médecin expert qui conclut à son entière irresponsabilité.

Il fut interné à l'asile de Rennes où il est encore actuellement.

Le certificat d'entrée porte que J.-L. est un débile mental, à conscience incomplète de sa situation et à perversité instinctive.

Dès son arrivée il demanda à travailler parce qu'il s'ennuyait à ne rien faire. Il ignorait d'ailleurs où il se trouvait et considérait comme ordinaires les malades qui l'entouraient.

Depuis lors il travaille régulièrement, parle peu et seulement lorsqu'en lui posant des questions on lui arrache les réponses. Il est très timide et s'émeut facilement. Il croit qu'il a 23 ans (il en a 39).

Il ignore la date, le jour, le mois et l'année où nous nous trouvons.

Il sait que l'établissement où il vit se nomme un asile, mais

il ne peut pas arriver à donner le nom de la ville qui le contient.

En lui posant de nombreuses questions, nous finissons par comprendre qu'il n'a jamais eu de rapports sexuels avec une femme, que ses compagnons le savaient et se moquaient de lui. Le jour où il fit la tentative de viol, il était en train de travailler, lorsque ses camarades lui montrèrent la fille D. qui arrivait vers eux et l'engagèrent à profiter de l'occasion qui se présentait de posséder une femme.

Prenant leur plaisanterie au sérieux, il s'avança vers la fille D. qui se mit elle-même à le railler.

Il fut persuadé qu'elle ne demandait pas mieux, et ce fut ainsi qu'il arriva à la violenter.

Il est hors de sa portée morale de comprendre ce que son acte a d'odieux, et il s'étonne des conséquences qui en sont résultées pour lui. S'il vivait dans la société, il subirait toutes les influences pernicieuses, et pourrait en arriver aux pires crimes s'il était poussé par quelqu'un ayant sur lui de l'ascendant moral, ou s'il y trouvait la satisfaction même passagère de ses instincts.

D'autre part, à l'Asile, il ne peut se modifier; il ne présente en effet ni idées délirantes, ni hallucinations. Il est victime seulement de son arrêt de développement intellectuel et moral.

Il n'évoluera pas.

OBSERVATION V (Personnelle).

Idiotie morale.

R... (21 ans.)

Antécédents héréditaires. — Enfant assisté.

Antécédents personnels. — R. est né en 1882. C'est un enfant trouvé qui ignore tout de ses parents et de son lieu de

naissance. Recueilli à l'hospice des Enfants assistés de Rennes, il y fut élevé, sans qu'on signale dans sa jeunesse aucune maladie ou affection grave. A l'âge de 13 ans et demi, il fut placé à la campagne chez un cultivateur comme pâtre. Mais il fut renvoyé assez rapidement par son patron qui ne pouvait obtenir de lui un travail satisfaisant.

Il ne fut pas plus heureux dans les différentes places qu'on lui procura. Il se montrait, en effet, paresseux et insubordonné, si bien qu'on ne voulut le conserver nulle part.

Son inspecteur fut obligé de lui faire réintégrer l'hospice. Là, encore, il fit preuve d'un caractère surnois, indiscipliné; il n'aidait les infirmiers dans les corvées du ménage que lorsqu'il était bien disposé. Sa conduite générale était peu satisfaisante. Il était d'ailleurs surveillé de très près, car l'on avait remarqué qu'il cherchait à s'isoler avec des enfants plus jeunes que lui.

Il fut surpris, un jour, en train de se livrer à la pédérastie sur un enfant débile et presque idiot. Il avait à ce moment vingt ans. Il ne manifesta d'ailleurs aucune honte, et sembla seulement craindre un châtement.

Il fut examiné par un médecin expert et envoyé comme irresponsable à l'asile de Rennes où il est encore aujourd'hui.

Dès son entrée, on chercha à l'occuper et il s'y prêta d'assez bonne grâce. On l'envoya travailler à la boulangerie et l'on fut content de lui pendant un certain temps. Il demanda de lui-même à quitter cet ouvrage, le trouvant trop fatigant. Depuis lors, il a changé plusieurs fois d'emploi et toujours sur sa demande.

R. sait lire et écrire et très peu calculer, témoin le résultat de quelques opérations simples de calcul que nous lui avons posées.

$$3 \times 3 = 9$$

$$5 \times 5 = 25$$

$$2 \times 7 = 14$$

Il arrive à répéter quatre chiffres qui lui sont donnés, mais il ne peut en redire cinq.

Il a les connaissances utiles de la vie courante. Il sait qu'il y a sept jours dans la semaine; cinquante-deux semaines et douze mois dans l'année. Il lit très bien l'heure d'une montre et connaît la valeur d'une pièce de monnaie.

On arrive à lui arracher quelques vagues déclarations de principes, d'après lesquels les bons doivent être récompensés et les mauvais punis. Mais il n'a aucune conception des idées morales et de la responsabilité humaine, et l'on sent qu'il récite là une leçon toute faite qui n'a, n'a eu et n'aura jamais aucune influence sur sa conduite.

Nous l'interrogeons sur ses actes d'immoralité, et il commence par nier. A force d'insister, nous finissons par lui faire avouer qu'il s'est adonné à la masturbation et qu'il s'est livré plusieurs fois à la pédérastie sur des jeunes enfants.

Il ne semble pas comprendre l'ignominie de ses actes et les regrets qu'il exprime ne sont pas sincères. Par contre, il dit n'avoir jamais eu de rapports sexuels avec des femmes; il s'e défend avec vivacité, et il paraît s'étonner qu'on lui pose une pareille question.

A l'asile, on le surveille avec soin et on l'a placé dans des conditions telles qu'il lui est impossible d'assouvir ses honteux penchants.

Si R. était libre, aucune idée morale ne pourrait le retenir. Il ne se livrerait à aucun travail et serait un danger perpétuel au point de vue des mœurs. Mais, il est évident qu'il ne se modifiera pas et que son internement est une mesure de protection sociale et non un moyen curatif.

OBSERVATION VI (Personnelle).

Idiotie morale.

J. L. (16 ans.)

Antécédents héréditaires. — Enfant assisté.

Antécédents personnels. — J. L. a seize ans environ. Il a été élevé à l'hospice des Enfants-Assistés de Rennes. Dès son enfance, a fait preuve de mauvais penchants. Il était querelleur et il se battait souvent avec ses camarades. Il n'a jamais pu apprendre à lire et à écrire, quoique ayant été envoyé en classe pendant plusieurs années.

Il fut placé comme pâtre chez un cultivateur des environs de Rennes. Son patron en fut tout de suite très mécontent, car il laissait les vaches qu'il était chargé de garder, vagabonder dans les champs voisins et détruire les récoltes.

Il fut renvoyé à l'hospice à la suite d'un acte de bestialité. J. L. était chargé de porter la nourriture aux porcs et, depuis quelque temps, on avait remarqué qu'il s'attardait dans l'étable. On le surveilla et il fut surpris au moment où il faisait des tentatives pour assouvir sur un porc ses désirs génésiques. Il n'avait d'ailleurs pris aucune précaution pour ne pas être vu et il ne semble témoigner ni honte ni remords.

A l'hospice, il fut surpris à nouveau au moment où il se livrait à la pédérastie sur un enfant idiot. Il avoua avoir eu des rapports anormaux avec R., qui fait le sujet de notre précédente observation. Il fut immédiatement interné à l'Asile d'Aliénés de Rennes. Il déclare ne pas savoir pourquoi on l'a amené à l'asile, et lorsque nous lui rappelons les faits d'immoralité qui lui sont reprochés, il répond à toutes les questions le même « non », dont il est impossible de le faire sortir. Il est d'ailleurs très difficile de l'interroger, d'abord parce qu'il est

fort méfiant et craint que ses réponses ne tournent contre lui, et ensuite que les associations d'idées sont très lentes à se former chez lui.

Un journal pour lui c'est un papier. Un encrier c'est un objet en verre pour mettre de l'encre. Il reconnaît et nomme un porte-plume. Il ne peut pas lire l'heure d'une montre. Il ignore quelle est la valeur et quel est le métal des pièces de monnaie.

Dans la semaine, il ne peut citer que deux jours : le dimanche et le jeudi. Comme mois il ne connaît que juin et décembre, et il est incapable de dire en quel mois et en quelle année il se trouve.

Il sait qu'il est dans un asile et que les gens qui l'entourent sont, suivant son expression, des « malades de tête ».

On a essayé de lui faire faire un apprentissage chez le peintre, et il a été impossible de l'employer même comme homme de peine.

Il s'occupe un peu au ménage. Dans la journée, il se promène dans la cour, fréquentant les malades qui ne le rudoient pas.

Il n'a fait aucune tentative de pédérastie ; d'ailleurs, il est surveillé très étroitement.

OBSERVATION VII (Personnelle).

Idiotie morale.

F. G... (53 ans.)

Antécédents héréditaires. — Père mort à soixante-un ans, en état de mal épileptique. Mère morte à soixante-dix-huit ans, de congestion pulmonaire. Le malade a un frère aîné qui est bien portant.

Antécédents personnels. — F. G. est né en 1850. Il exerçait au dehors la profession de cultivateur.

Il ne sait ni lire ni écrire.

D'après les renseignements qui nous sont fournis, il est considéré, depuis son enfance, comme un débile, à développement moral et intellectuel rudimentaire.

D'un caractère vindicatif et irascible, il vivait en mauvaise intelligence avec les personnes de sa famille.

Il habitait avec son frère et sa belle-sœur une petite ferme, dont la propriété était indivise entre eux.

Au mois de juillet 1900, le feu éclata dans la demeure des frères G., vers onze heures du matin. Les voisins, accourus aussitôt, réussirent à éteindre l'incendie assez facilement. F. G. était seul présent de toute sa famille et son attitude parut étrange. Il n'avait appelé au secours qu'en voyant les voisins arriver, et à ce moment une partie de l'intérieur de la maison était déjà en flammes.

Les soupçons furent confiés à la gendarmerie qui se livra à une enquête.

F. G., interrogé, répondit d'abord qu'il ne savait à quoi attribuer le sinistre. Puis, pressé de questions, raconta qu'il était monté dans le grenier avec une chandelle, pour y chercher des bottes de foin. Comme la mèche charbonnait, il l'avait mouchée, et une flammèche était tombée sur le foin et y avait mis le feu.

Ce récit était invraisemblable en tous points. D'abord F. G. n'avait que faire ce jour-là dans le grenier. Ensuite, il était onze heures du matin et l'assistance d'une lumière était absolument inutile.

Puis, son frère et sa belle-sœur étaient absents, et F. savait qu'ils ne devaient rentrer que pour midi.

Les jours précédents, étant un peu ivre, il avait dit, que sous peu on verrait du nouveau.

F. G., arrêté, fut, au cours de l'instruction, l'objet d'un examen médico-légal, qui conclut à sa complète irresponsabilité.

Il fut interné à l'asile des aliénés de Rennes, où il se trouve encore actuellement.

Il fait l'objet du certificat d'entrée suivant :

« Débilité mentale avec absence de sens moral. »

Depuis son entrée, il s'est toujours montré docile, mais extrêmement susceptible. Lorsqu'on lui a adressé un reproche, il reste plusieurs heures sans parler, sombre et l'air irrité.

Il s'occupe aux travaux du ménage dans son quartier. Nous l'interrogeons au sujet du crime qui lui est reproché; il proteste de son innocence avec énergie.

Il n'avait aucune raison pour mettre le feu, car il n'avait aucune difficulté avec sa famille et tout le monde l'estimait.

Mais petit à petit, il arrive à dévoiler ses véritables sentiments : « Je vivais heureux, dit-il, dans un petit bien qui nous appartenait à mon frère et à moi. Nous n'avions jamais de difficultés ensemble. Mon frère avait le désir de se marier, moi je ne voulais pas le faire; ce n'est pas que les occasions me manquaient, mais je n'y tenais pas. Mon frère, lui, ne trouvait pas de femme à vouloir l'épouser. Aussi fut-il très heureux lorsque Marie G. qui pourtant était fille-mère, consentit à le prendre pour mari.

« Les premiers temps, tout alla bien. Je vivais avec le ménage, qui était aimable pour moi. J'allais à mes journées et je rapportais mon argent à ma belle-sœur, lui donnant tout ce que je gagnais. Mais au bout de quelques années, ils se lassèrent de moi. Ils auraient bien voulu avoir tout le bien pour eux et me mettre à la porte.

« C'étaient des scènes incessantes. Mon frère et ma belle-sœur allaient jusqu'à me frapper et j'étais très malheureux. Si j'avais voulu me venger, je l'aurais fait, ce ne sont pas les moyens qui me manquaient; mais il m'a accusé à tort. »

Remarquons d'abord comme notre malade semble satisfait de lui-même. Il n'aurait eu qu'à le désirer pour trouver femme; or, il est d'un physique plutôt disgracieux.

Il est bon travailleur, économe, généreux vis-à-vis de sa belle-sœur. En réalité, il est paresseux, il était souvent ivre, et il était plutôt à la charge de sa famille. Le sens moral

n'existe pas chez lui. Il semble trouver très légitime la vengeance, et s'il ne fait pas parade de son crime, c'est qu'il a peur d'un châtiment. — Il est très débile, la façon dont il s'est défendu devant la gendarmerie le prouve surabondamment. A l'âge de 50 ans, il fait des réponses qui semblent celles d'un enfant de 10 ans. Il n'a jamais pu apprendre à lire et à écrire. Les calculs les plus simples l'arrêtent, 3 fois 3, par exemple. Il peut nous dire cependant la date exacte. Il nomme sans hésiter les quatre saisons.

Il sait que Rennes est en Ile-et-Vilaine et en Bretagne.

Nous lui demandons quelle est sa patrie, et il faut l'interroger longuement, changeant à chaque moment la forme de nos questions, pour arriver à lui faire dire qu'il est Français. Le diagnostic d'entrée est celui que l'on pourrait poser après trois ans. Pas de modifications, le malade n'a pas évolué.

OBSERVATION VIII (Personnelle).

Idiotie morale.

F. J... (13 ans.)

Antécédents héréditaires. — Les antécédents héréditaires de ce malade nous sont mal connus.

Nous savons que le père et la mère vivent encore et que le père fait quelques excès d'alcool.

J. F. a deux frères, l'un de 11 ans et l'autre de 9 mois, et une sœur âgée de 15 ans.

Antécédents personnels. — Le malade déclare n'avoir jamais été atteint d'affections graves et les renseignements corroborent son dire. Il n'a fréquenté l'école que pendant quatorze mois, aussi sait-il à peine lire et pas du tout écrire.

Il est considéré depuis son enfance comme un débile à

mauvais instincts. L'instituteur, qui avait su le juger, empêchait autant que possible les autres écoliers de le fréquenter.

Les parents de F. disent eux-mêmes que leur fils n'est pas intelligent et qu'il est d'un caractère sombre et sournois.

Dès 1900, le malade n'avait pas encore 10 ans qu'il avait déjà une très mauvaise réputation dans le pays. Les gendarmes s'étaient rendus un jour au domicile du père pour lui donner lecture d'une lettre du procureur de la République de Rennes, l'invitant à mieux surveiller son fils et à l'empêcher de se livrer à ses instincts vicieux.

Depuis l'âge de 6 ans, en effet, J. F. poursuit de son désir les petites filles. Quand il en rencontre une dans un champ, il la renverse, lui relève ses jupons, déchire son pantalon, et lui touche les parties sexuelles avec sa main. Parfois il s'étend sur elle, mais il n'y a pas de preuves qu'il ait jamais fait de tentatives de coït. A 11 ans, il attaquait sur une route une jeune fille de 23 ans, lui passa une sangle de 2 mètres de long et de 4 centimètres de large autour du cou, lui criant : « Je te tiens ! » Il la terrassa et essaya de lui relever les jupons ; mais il n'y put parvenir, et la jeune fille réussit à se dégager.

Un dimanche de juillet 1902, M. B., s'était rendu à Saint-Germain-sur-Ille, près de Rennes, pour y pêcher à la ligne. Il était accompagné de ses trois filles. Lasses de pêcher, les deux aînées quittèrent leur famille pour gravir un monticule qui dominait tous les environs. La plus jeune, Marguerite B., 14 ans, désira bientôt aller les rejoindre, mais elle ne connaissait pas le sentier qui aurait pu la conduire près de ses sœurs.

J. F., alors âgé de 12 ans, qui était venu s'asseoir près des pêcheurs, s'offrit pour l'accompagner.

Le père, sans défiance, accepta ; vingt minutes plus tard, les deux filles aînées revinrent près de lui sans avoir vu leur sœur.

Le père partit à sa recherche, et la trouva sans connaissance à 500 mètres environ de l'endroit où il pêchait.

Elle était couverte de sang, sa figure était ensanglantée et tuméfiée.

Transportée à Rennes, l'on constata qu'elle portait à la tête plusieurs plaies, qu'elle avait du décollement du pavillon de l'oreille gauche et que l'œil droit était tuméfié. De plus, elle avait à la partie supérieure des organes génitaux une plaie assez profonde paraissant occasionnée par un coup de couteau.

Le père porta une plainte et J. F. fut arrêté. Il avoua, sans paraître éprouver de regrets de l'acte qu'il avait commis. Il raconta la façon dont s'était passé le drame :

« Quand je fus seul avec elle, je l'emmenai dans un chemin détourné et je lui fis le coup.

D. — Que lui avez-vous fait d'abord ?

R. — Je l'ai embrassée sur les deux joues et lui ai dit de m'en faire autant. Elle ne voulut pas.

Je lui portai 3 coups de pied dans la tête. Je relevai ses jupes et lui enlevai son pantalon. Je lui donnai un coup avec mon couteau ouvert dans le bas-ventre.

D. — Pourquoi lui donniez-vous un coup de couteau ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Vous avez voulu avoir des relations sexuelles avec elle ?

R. — Non. »

L'examen de la jeune fille prouva qu'elle n'avait pas été déflorée.

Soumis à une expertise médico-légale, J. F. fut déclaré irresponsable et interné à l'asile des aliénés de Rennes, où il est encore en ce moment.

Examen du malade. — Le certificat d'entrée porte que le malade est atteint d'imbécillité avec mauvais instincts. Développement physique d'un homme de 20 ans. Sadisme précoce.

Stigmates physiques de dégénérescence.

Le palais est ogival. Les deux incisives supérieures font un angle entre elles.

La voix est nasonnée. Facies adénoïdien d'une façon très nette. Léger degré d'exophtalmie.

Taille 1^m,51. Grande envergure 1^m,61. *Oreilles* : ne sont pas lobulées. A droite, il y a un tubercule de Darwin très accentué. L'empreinte des pieds a été prise et permet de constater qu'ils sont tous les deux en état de varus pur. Sur le graphique le bord interne est largement imprimé, la partie postérieure du cinquième métatarsien faisant une forte saillie, la partie antérieure du premier touchant à peine le sol.

Les organes génitaux sont extrêmement développés pour un enfant de treize ans. La verge à l'état flasque, mesure au niveau du gland 11 centimètres de tour ; en longueur de la racine du pubis à son extrémité 12 centimètres.

Interrogé sur la précocité de ses instincts vicieux, J.-F., raconte qu'il a été à sept ans la victime d'une femme qui le déshabillait, et, suivant son expression, lui « foutait des coups » dans le bas-ventre. Nous n'avons pu vérifier cette allégation. Le malade est très réticent. Il nie les attentats commis sur de si nombreuses petites filles.

Il avoue cependant son dernier méfait. Nous lui demandons : « Mais pourquoi vous êtes-vous servi de votre couteau ? » Et il répond seulement : « Je ne sais pas. »

D. « Avez-vous au moins du regret de votre acte ? » R. « Oui. » Mais, ce oui est si peu convaincu que nous n'insistons pas. J. F. est d'ailleurs très débile, comme nous l'avons dit, il sait à peine lire et pas du tout écrire. La mémoire est très mauvaise. Nous arrivons à lui faire redire trois chiffres que nous lui disons, mais il est impossible de lui en faire répéter quatre. Il n'a d'ailleurs aucune conception générale en aucune matière.

Il travaille un peu aux corvées du ménage. Il est surnois, indocile, et méchant pour les malades qui l'entourent. On le

surveillance très étroitement, car il cherche assez souvent à s'isoler avec des idiots et des déments.

Cet enfant n'a que treize ans : étant donné son jeune âge, il est pour de nombreuses années une lourde charge pour l'asile de Rennes.

OBSERVATION IX (Personnelle).

Folie morale.

H. M. (32 ans.)

Antécédents héréditaires. — On ne signale aucune hérédité morbide dans la famille. Le père et la mère de H. M. existent encore et sont très bien portants.

Antécédents personnels. — M. H. est né en 1871. Dès sa jeunesse, il commença à donner des craintes pour l'avenir à ses parents. Il ne put, en effet, rester plus de quelques mois de suite dans les établissements où il fut mis. Il était indiscipliné, commettait de petits vols au préjudice de ses camarades, si bien qu'on était obligé de le renvoyer, quand ce n'était pas lui qui prenait le parti de se sauver.

A l'âge de seize ans il rentra chez lui, pour aider son père dans le commerce. Mais presque toutes les semaines, il partait sans rien dire et restait plusieurs jours absent.

Il dépensait sans compter l'argent qu'il avait pu dérober à sa famille, puis il faisait des dettes. Son père payait, espérant toujours qu'il reviendrait à de meilleurs sentiments.

Quand il restait chez lui, après plusieurs jours passés en noce, il recevait les observations de ses parents avec une très grande docilité et il jurait à chaque fois qu'il ne recommencerait plus.

Mais comme ses promesses étaient toujours vaines, il fut

envoyé à la « Maison de correction de Mettray », d'où il s'évada après quelques mois.

Il rentra chez lui, et sa vie passée recommença. Il travaillait un jour ou deux, puis il disparaissait pendant plusieurs, passant sa vie dans des cafés borgnes, où il payait à boire à tout venant. Il faisait d'ailleurs sa société d'individus tarés et déclassés. Il fit de nombreuses dettes et son père le fit embarquer sur un navire de commerce.

À l'âge de vingt ans il entra dans la marine militaire où il resta cinq ans.

Mais il se montra très indiscipliné, et à la suite de nombreuses « bordées » dans les cafés de bas étage de tous les ports où il faisait escale, il encourut un grand nombre de punitions, qui le fit envoyer aux compagnies de discipline où il termina son congé.

Après sa libération, il fit plusieurs voyages comme matelot du commerce. Mais il se lassa de cette vie de travail et il cessa de s'enrôler.

À terre, il se livra de nouveau à son existence ancienne, buvant, étant ivre tous les jours et dépensant plus qu'il n'avait de ressources.

Il fut condamné deux fois à la prison pour filouterie d'aliments.

Sa mère vint le chercher à sa sortie de prison et lui rendit sa place sous le toit paternel.

Mais il ne put se faire à une vie calme et il déclara vouloir rembarquer.

Sa famille lui donna de l'argent pour gagner le port voisin, mais il ne prit pas le train, et deux ou trois jours après, il fut arrêté ne possédant plus un sou. Il lui restait des dettes qu'il ne pouvait solder, quoiqu'il fût allé jusqu'à se dépouiller de ses vêtements pour s'en acquitter, et qu'il n'eût gardé qu'un pantalon et un simple gilet de flanelle. H. M. fut enfin placé à l'Asile d'Aliénés de Rennes, dont il s'évada deux mois après. Sa famille le reçut chez elle et déclara vouloir le conserver.

A la suite d'une nouvelle filouterie d'aliments, il fut arrêté et le parquet le soumit à un examen médical qui conclut à sa complète irresponsabilité.

Il fut interné de nouveau à l'asile des aliénés de Rennes.

A l'examen d'entrée il reconnaît que, lorsqu'il a envie de partir en « bordée », suivant son expression, rien ne peut le retenir. Lorsqu'il a bu une absinthe, le premier individu venu l'entraîne où il veut, ce n'est pas le désir de boire qui le fait entrer dans les auberges et s'il ne rencontrait personne, il passerait droit son chemin. « Je suis trop bon, dit-il, je suis tout le monde. Je ne sais pas compter avec ma bourse. Il faut que je régale tous ceux qui se trouvent dans le café où je pénètre. »

A l'asile il se montre très violent, il parle même de se suicider, et il écrit à ses parents : « Vous vous reprocherez toute votre vie ce qui va arriver d'ici quelque temps. Ma patience est à bout et, comme je l'ai déjà dit, j'arriverai à mettre mon projet à exécution, car je ne reculerai devant rien, vous m'en tendez, et on aura beau me surveiller, j'arriverai à mon but. »

Cependant, il se calme et on peut l'employer chez le charpentier de l'asile. Un soir il réussit à s'évader. Un gardien le poursuivit et fut terrassé par lui. H. M. parvint à s'enfuir. La police le ramena le lendemain couvert de contusions.

Il fut obligé de s'aliter, il crachait le sang et avait des hématuries. Il était entré dans une auberge sans argent, avait eu une discussion au moment de payer et avait insulté tous les consommateurs.

Il s'était battu contre six et il disait : « Je suis bien touché, mais je ne suis pas le seul. J'ai défendu ma peau. »

Il resta encore plusieurs mois à l'asile faisant sans cesse des tentatives d'évasion, se disputant avec ses compagnons et livrant souvent à des voies de fait sur eux. Il frappait d'ailleurs, dans les mouvements de colère, sans aucun discernement, et lorsqu'on lui faisait des réprimandes à la suite d'un coup trop violent, il disait seulement : « Ce n'est rien, je n'ai même pas accompagné mon poing », voulant dire qu'il

avait seulement posé délicatement son poing sur la figure de son adversaire.

Mais il semblait injuste et contraire à la loi de maintenir H. M. à l'asile, car il ne présentait aucune idée délirante. Sa famille, sur la prière du médecin en chef, lui trouva un embarquement et il sortit de l'asile.

Nous avons appris depuis qu'il s'était fait condamner plusieurs fois; par différents tribunaux, pour grivèlerie et aussi pour voies de fait.

La place de cet homme n'est ni dans la société, ni en prison, ni à l'asile. Ce qui conviendrait pour lui, ce serait la maison spéciale aux faux moraux, aux débiles et aux dégénérés.

OBSERVATION X (Personnelle).

Dégénérescence mentale.

J. P. (26 ans.)

Antécédents héréditaires. — Père décédé à l'âge de trente-neuf ans de tuberculose pulmonaire. — La mère est vivante, et âgée de soixante-neuf ans. Elle présente du rhumatisme déformant chronique des pieds et des mains, avec mains en coup de vent. Elle est atteinte d'affaiblissement considérable des facultés intellectuelles avec perte complète de la mémoire.

Un frère, peu intelligent, est malade depuis longtemps de tuberculose pulmonaire.

Antécédents personnels. — J. P. n'a présenté aucun symptôme cérébral ou mental pendant son enfance. Il est allé à l'école jusqu'à l'âge de 12 ans et sait lire et écrire. Il était en classe parmi les bons élèves.

Au dehors il est cultivateur, bon travailleur et il soutient sa mère et son frère.

Il a été déclaré bon pour le service militaire, mais a été réformé au bout de trois mois pour faiblesse générale.

Il n'a pas d'habitudes alcooliques. Il fréquentait peu ses camarades et il est d'une timidité excessive. On signale chez lui des habitudes religieuses exagérées. Il communiait très souvent et passait une partie de son temps libre dans les églises.

Sa famille fut fort surprise, le 1^{er} septembre 1902, lorsque la gendarmerie vint arrêter J. P., accusé d'avoir à différentes reprises, en 1901 et 1902, volé des robes, des sarraus et des mouchoirs appartenant à des femmes et surtout à des petites filles.

Les effets soustraits avaient été reportés au bout d'un certain temps à proximité du domicile de leurs propriétaires respectives. Pour satisfaire sa passion, l'inculpé entraînait dans les champs des fillettes, les déshabillait pour s'emparer de leurs robes. L'enquête attribuait à J. P. deux tentatives de viol sur deux petites fillettes de dix ans.

J. P. avoua avoir pris des robes en déshabillant plusieurs petites filles. Il les terrassait, mais ne cherchait pas à toucher leurs organes génitaux.

Sur la question : « Vous preniez ces robes pour vous livrer à des actes obscènes ? » il répondit : « Oui, je me masturbais dedans et je les reportais ensuite. »

Les petites filles furent interrogées.

La petite Marie A., onze ans, déclara :

« Le 1^{er} janvier, je revenais de la messe, lorsque, près d'une barrière, je rencontrai J. P. qui m'entraîna à deux champs de là, me prit par la tête, me mit un mouchoir autour du cou et me poussa dans un creux, il me déboutonna mon sarrau, puis me l'enleva. Il se coucha sur moi, déboutonna ma robe et l'emporta.

D. Que fit-il pendant qu'il était sur vous ?

R. Rien.

D. Son pantalon était-il déboutonné ?

R. Non. »

J. P. mis au courant de cette déposition répondit : « C'est exact. »

Les déclarations des autres petites filles semblent calquées sur la précédente.

Cependant Virginie D., dix ans et demi, fait le récit suivant : « Au mois de juillet dernier, je trouvai J. P. qui me prit par le bras, m'entraîna dans un champ d'avoine, me coucha sur le dos, releva mon jupon, et me mit les doigts là (la petite fille désigne ses parties sexuelles) et il me « tamponnait » avec les doigts en disant : « Ne crie pas ou je vais te flanquer un coup de couteau dans le ventre. »

La mère de la précédente raconte que, le soir de l'agression, sa petite fille rentra toute en larmes.

Elle remarqua des traces rouges sur le cou de l'enfant que J. P. avait serré avec un mouchoir, et la visitant, elle aperçut des gouttes de sang à ses parties sexuelles.

L'accusé reconnut avoir renversé la petite D. dans un champ, mais prétendit ne lui avoir rien fait, et l'examen médical ne permit de constater la trace d'aucune violence.

A la suite d'une expertise médico-légale J. P. fut interné à l'asile où il fut examiné à son entrée.

Examen du malade (1). — Pas de zoophobie ni de zoophilie ; pas d'arithmomanie ; pas de claustrophobie ; pas d'agoraphobie. Ne s'est jamais masturbé avant son retour du régiment.

N'a jamais eu de relations avec les femmes.

Il y a environ un an et demi qu'il a été pris d'obsessions à se procurer des vêtements ayant appartenu à des femmes et à se les approprier. La qualité de l'étoffe lui importait peu. Il était nécessaire cependant que ce fût une robe et non un linge de corps.

Il prenait des robes qu'on avait lavées et qui séchaient dans les champs.

(1) Dû à la bienveillance de M. le Dr Dide.

Il affirme n'avoir jamais touché les organes génitaux des petites filles qu'il dépouillait de leur robe.

L'idée de prendre une robe, l'obsession, était de courte durée et presque aussitôt se transformait en une impulsion. Il n'éprouvait pas plus de plaisir en dépouillant une petite fille qu'en prenant une robe exposée et il ne commettait cet acte que lorsqu'il ne trouvait pas d'objets à sa portée.

Il tenait seulement à ce que la robe ait été portée, et les vêtements neufs exposés dans la vitrine d'un magasin le laissaient indifférent.

Les effets étaient emportés chez lui, puis il s'agenouillait dessus, et se masturbait, maculant de son sperme l'objet dérobé.

L'excitation vénérienne ne se produisait que s'il avait sous les yeux une jupe. Quand il avait gardé un vêtement quelque temps, il le restituait à sa propriétaire.

Le certificat rédigé à la suite de cet examen portait que J. P. était atteint de « Dégénérescence mentale avec obsessions et impulsions régies par le fétichisme ».

A l'asile, le malade fut très docile, s'occupa aux travaux des champs et ne manifesta aucune impulsion sexuelle morbide.

Au bout de six mois, il manifesta le désir de sortir et de se marier une fois dehors.

Le médecin en chef jugea qu'il était prudent de prolonger son observation quelque temps encore.

J. P. réussit alors à s'évader. Réintégré à nouveau, il fut réclamé par sa famille et s'en rapportant au texte de la « loi de 1838 », comme le malade ne présentait aucune idée délirante, on le laissa sortir au mois d'août 1903.

On n'a pas eu de ses nouvelles depuis.

Conclusions

I. — On place actuellement dans les asiles des individus à la suite d'un non-lieu qui appartiennent à des catégories mentales très différentes, les uns présentant un véritable délire (déments précoces catatoniques, paranoïdes, systématisés); les autres présentant simplement un défaut congénital de leur développement psychique. Ce sont les dégénérés non délirants, dont la volonté, profondément adultérée, les conduit à l'obsession et à l'impulsion. Ce sont encore des débiles intellectuels et moraux incapables de concevoir la notion du bien et du mal.

Tous ces derniers ont un caractère clinique commun : c'est l'absence d'évolution de leur substratum mental.

II. — La distinction médico-légale entre de véritables aliénés amenés par leurs conceptions délirantes à commettre des actes réputés crimes d'avec ceux au contraire qui n'ont point, en liberté, eu maille à partir avec la justice est au moins subtile, car il n'est pas un paranoïde (persécuté), qui, occasionnellement, ne puisse devenir criminel.

L'hallucination psycho-motrice meurtrière quine s'est point produite en liberté peut survenir à l'asile. Or, on a proposé de placer dans un asile de sûreté, un déli-

rant qui aurait tué à l'asile. Une semblable manière de faire nous paraît antiscientifique, car, dans un avenir plus ou moins proche, ce malade deviendra fatalement lément, et par conséquent inoffensif.

Si l'on veut faire de nos asiles de véritables hôpitaux d'aliénés, il importe que le recrutement des malades en soit fait d'après des données scientifiques.

III. — Les individus au contraire qui ne sont susceptibles d'aucune évolution, qui sont exempts d'idées délirantes, comme les dégénérés, les débiles, les amoureux, ne sont actuellement maintenus dans les asiles qu'en vertu d'une entorse donnée au texte de la loi de 1838. Le médecin n'est armé d'aucun texte pour les maintenir, et les maintenant, il abandonne sa haute mission scientifique pour devenir un geôlier.

IV. — On nous objectera peut-être l'impossibilité pratique qu'il y aurait à faire administrativement la sélection que nous proposons. Cette impossibilité n'est qu'apparente, et si l'on entre résolument dans la voie qui a été ouverte par MM. les professeurs Brouarde et Joffroy, rien ne sera plus facile.

Toute atteinte portée à la liberté individuelle ne saurait l'être logiquement que par le pouvoir judiciaire, et cette première modification à notre législation étant admise, il en faudrait une autre apportée au fonctionnement du corps des médecins-légistes, modification qui est dès maintenant entrée dans la phase de réalisation.

Des experts préparés à cette mission par de solides études, pourvus d'un diplôme universitaire faisant foi

de leurs aptitudes spéciales, seraient appelés à se prononcer non seulement sur la responsabilité des malades, mais sur l'opportunité de leur placement, soit dans un hôpital d'aliénés, soit dans un asile de sûreté. Et l'on verrait alors moins souvent invoquer cette responsabilité atténuée qui masque bien souvent un état de débilité mentale profond chez des êtres qui ne sont à leur place ni au milieu des délirants, ni parmi les criminels.

V. — L'asile pour les débiles, les dégénérés et les amoraux serait avant tout un asile fermé.

Un nombreux personnel, des quartiers à peu de malades faciliteraient la surveillance. On pourrait peut-être arriver à éduquer les moins débiles, et à leur inspirer des idées morales. En tout cas, le travail, un système bien compris de récompenses et de légères punitions, réussiraient sans doute à faire régner dans l'asile une discipline suffisante.

Vu : *Le Président de la Thèse,*

BROUARDEL.

Vu : *Le Doyen,*

M. DEBOVE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.

LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

- BAILLARGER. — Archives cliniques des maladies mentales et nerveuses.
- BALL. — Les frontières de la folie.
- BALLET. — Traité de pathologie mentale.
- BÉNÉDIKT. — Sur la folie morale et ses rapports avec la criminalologie.
- BROUARDEL. — Société de médecine légale (1899).
- BROUARDEL. — Annales d'hygiène et de médecine légale.
- CARRIER. — Des obsessions et des impulsions à l'homicide et au suicide chez les dégénérés au point de vue médico-légal. (*Congrès de médecine légale de 1899.*)
- DALLEMAGNE. — Stigmates biologiques et sociologiques de la criminalité.
- DALLEMAGNE. — Stigmates anatomiques de la criminalité.
- DALLEMAGNE. — Théorie de la criminalité.
- DUBIEF. — Rapport à la Chambre des députés (1898).
- FALRET. — Folie morale.
- P. GARNIER. — Internement des aliénés (1898).
- P. GARNIER. — Annales d'hygiène et de médecine légale.
- LOMBROSO. — L'homme criminel.
- MAGNAN. — L'état mental des dégénérés.
- MAGNAN. — Héritaires dégénérés.
- MOTET. — Annales d'hygiène et de médecine légale.
- PACTET ET COLLIN. — Les aliénés devant la justice.
- PACTET ET COLLIN. — Les aliénés dans les prisons (méconnus et condamnés).
- RIBOT. — Les maladies de la volonté.
- SEMAL. — Des prisons asiles.
- TARDIEU. — Études médico-légales sur la folie.